

L'étrange catholicisme du quotidien La Croix

François H., 3 septembre 2010

Depuis l'agitation médiatique du début de l'année 2009, il est devenu habituel, dans certains milieux catholiques, de pointer les insuffisances supposées de la « communication vaticane ». C'est notamment la thèse d'un ouvrage assez remarqué de Bernard Lecomte, *Pourquoi le Pape a mauvaise presse*. Mais c'est également la thèse d'une bonne partie de la presse catholique française, et tout d'abord de son titre le plus célèbre, le quotidien *La Croix*. Voici ce qu'on pouvait y lire dans un article du 2 mai 2010¹ :

La communication du Saint-Siège avait fait l'objet de nombreuses critiques au printemps 2009 après les différentes affaires qui avaient secoué l'Église. Dans la tourmente des affaires de pédophilie, les récents propos non contrôlés du P. Raniero Cantalamessa, prédicateur de la Maison pontificale, les explications autour de l'homosexualité du cardinal Tarcisio Bertone, secrétaire d'État, ou des confidences de cardinaux émérites alimentant la théorie du complot contre l'Église ont allumé de nouveaux incendies.

Je n'ai pu, à la lecture de ces lignes, réprimer un certain sentiment de malaise. On peut noter tout d'abord le soin que met le journaliste à conserver le ton de la prudence et de la réserve : qu'y a-t-il de plus vague, de plus imprécis, de plus apparemment incontestable que ces « nombreuses critiques » dont parle le journaliste ? L'expression a ceci de commode, qu'elle permet d'éluider aussitôt d'une part l'ampleur réelle des critiques, de l'autre l'origine elle-même de ces critiques. Plus précisément, l'origine de ces critiques est attribuée aux maladroites des uns et des autres. Ce qu'éluide vraiment le journaliste, c'est le fond de la question. Le P. Cantalamessa, le Cardinal Bertone ou les cardinaux émérites sont désignés comme les responsables des « incendies » médiatiques : ce que refuse absolument et catégoriquement *La Croix*, c'est la simple idée d'un « complot » contre la sainte Eglise et le vicaire du Christ, le Saint-Père Benoît XVI.

Surtout, je n'ai pu m'empêcher de me poser une question : **pourquoi, si Céline Hoyeau et Frédéric Mounier, auteurs de cet article, déplorent à ce point les insuffisances de communication, pourquoi ne s'emploient-ils pas à entreprendre la clarification qui selon eux fait défaut ?** Pourquoi, par exemple, n'ont-ils pas justifié les propos du Cardinal Bertone par les faits, qui lui donnaient raison ?

Pourquoi sont-ils restés eux-mêmes à ce que l'affaire avait de plus superficiel, savoir : une simple controverse médiatique ; si l'on peut parler de controverse, alors que toute la parole est laissée à un seul camp, celui des détracteurs de l'Église du Christ ?

J'avais déjà été frappé, au début de l'année 2009, par le peu d'ardeur qu'avait mis *La Croix* à défendre le Saint-Père, alors attaqué par une horde unanime de journalistes désireux d'en découdre avec l'Église catholique.

Rappelons que *La Croix* est la propriété du groupe Bayard, dirigé par des religieux assomptionnistes. Il s'agit d'un journal catholique, du journal qui aurait dû être le premier à pallier par l'information les carences supposées de la communication vaticane. Une question s'impose donc : pourquoi, s'il n'y a pas de complot contre l'Église catholique, si les médias n'ont *a priori* aucune malveillance envers elle, pourquoi donc ces controverses ont-elles éclaté ? Si la grande presse n'a pour le fait religieux qu'indifférence ignorante, pourquoi le Pape a-t-il été à ce point attaqué ? Involontairement, *La Croix*, en refusant l'hypothèse d'une hostilité systématique des médias envers l'Église catholique, ne montre que trop clairement la responsabilité de la presse chrétienne : et si ce défaut d'information que déplorent sans cesse les journalistes de *La Croix* n'était que leur propre fait ?

¹ <http://www.la-croix.com/Le-Vatican-tente-d-ameliorer-sa-communication/article/2424363/55352>

C'est en me posant de telles questions que j'ai décidé de lire, aussi attentivement que possible, des articles de ce quotidien. On pourra me trouver inutilement sévère, ou dire que je prête aux journalistes des intentions qu'ils n'ont pas. Je n'entends en fait leur prêter aucune intention particulière, mais seulement analyser le contenu de leurs textes en vue d'en dégager le sens. On pourra aussi me trouver injuste : il m'arrive, parfois, de lire dans *La Croix* de beaux articles ; je me souviens de deux textes de Frédéric Mounier, l'un sur la messe de Noël du Saint-Père, l'autre sur la clôture de l'année sacerdotale, qui m'ont paru beaux et justes, illuminés par la foi en Jésus-Christ et en l'Eglise qu'Il a instituée. D'autres textes, en revanche, laissent gravement à désirer. Ce qui frappe, à la lecture de *La Croix*, c'est ce ton de pondération, de mesure, de réserve et presque de retrait qui y prévaut. C'est souvent en vain qu'on y cherchera l'engagement évident et déclaré des journalistes. Journal chrétien, *La Croix* prétend cependant comme à une certaine impartialité. On peut citer par exemple cette annonce faite le 17 janvier 2008, à propos de la Marche pour la vie organisée à Paris en conformité avec la doctrine de l'Eglise et soutenue par un nombre croissant d'évêques français :

[La « Marche pour la vie » aura lieu dimanche 20 janvier à Paris](#)

Comme chaque année, le collectif « 30 ans, ça suffit », qui regroupe une dizaine d'associations, organise dimanche 20 janvier une « Marche pour la vie », visant à dénoncer la loi Veil de 1975 sur l'interruption volontaire de grossesse. Les militants, réunis autour de Paul Ginoux-Defermon, porte-parole du collectif, partiront à 14 h 30 de la place de la République à Paris.²

Il ne m'a pas semblé que la Marche parisienne de 2010 ait bénéficié de la part de *La Croix* d'une publicité beaucoup plus importante, malgré un soutien épiscopal considérable. Ce qui frappe aussitôt, ce sont les guillemets du titre. On peut y voir un souci d'exactitude journalistique, mais surtout le signe d'une réserve et presque d'une réprobation, comme si cette Marche ne méritait pas son nom. On notera ensuite la répétition de ces guillemets dans le texte et l'usage de l'euphémisme d'« interruption volontaire de grossesse » pour désigner l'avortement, dénoncé dans la constitution pastorale *Gaudium et Spes*, du second concile du Vatican, comme un « crime abominable ». On notera encore que le caractère ouvertement catholique de plusieurs associations du collectif, telles SOS-Tout-petits ou Renaissance catholique, n'est même pas mentionné. Une chose est claire : pour *La Croix*, il s'agit surtout de ne pas faire de publicité pour cette Marche. Le retrait des journalistes de *La Croix* est donc refus de s'engager clairement en faveur de la doctrine de la sainte Eglise.

On pourra dire que ce n'est qu'une brève annonce, à peine une dépêche : cela n'arrange rien. Pourquoi *La Croix* garde-t-elle le silence sur un événement aussi considérable ?

En fait, sous le couvert de l'objectivité, de l'impartialité revendiquées, c'est le Magistère qui est mis en cause. C'est déjà au Magistère qu'on fait violence en usant du vocabulaire de ses ennemis plus ou moins déclarés, et en affublant de guillemets ses défenseurs. L'agitation médiatique du début de l'année 2009 offrit certainement le meilleur exemple de cette manière d'attaquer indirectement le Magistère en général et Benoît XVI en particulier. Voici ce que *La Croix* nous donnait alors à lire :

Alors que l'Église traverse une crise aux multiples symptômes (levée des excommunications et scandale Williamson, affaire de Recife, propos du pape sur le préservatif...), « *La Croix* » donne la parole chaque jour à une personnalité qui témoigne de ses raisons d'espérer.³

Ce sont ces quelques lignes, qui servaient d'introduction à dix « Lettres aux catholiques troublés » qui m'ont choqué et alerté sur la véritable nature du quotidien. Je reviendrai ensuite sur le

² <http://www.la-croix.com/article/index.jsp?docId=2326339&rubId=786>

³ <http://www.la-croix.com/dossiers2/sommaire.jsp?docId=2369517&cat=7773>

contenu des dites lettres ; leur chapeau introductif est suffisamment éloquent pour qu'on s'y attarde. La crise est présentée comme une évidence, ce qui n'est pas absurde si l'on considère la baisse dramatique des vocations sacerdotales et de la pratique religieuse dans les pays européens. Mais, précisément, **ce n'est pas de cette crise profonde et réelle que parle *La Croix* : l'exposé des « multiples symptômes » montre assez que le journal évoque la crise de surface, la crise médiatique.** Il y a cependant plus grave encore : les « symptômes » de cette crise ne sont pas l'agitation, les campagnes contre le Pape, ni même le soi-disant et sacro-saint « trouble des catholiques ». Les symptômes de la crise sont pour une bonne part des décisions du Saint-Père : « levée des excommunications », « propos du Pape sur le préservatif ». D'où il suit qu'un geste fait pour l'unité de la sainte Eglise et le rappel de l'enseignement des Papes en matière de morale sont des « symptômes de crise » ; ce qui pourrait être concevable, si on les regardait comme des réponses données aux défis que le monde moderne lance à l'Eglise qu'il veut détruire, comme une manière de résister à l'emprise grandissante de l'esprit du monde sur les cœurs ; mais il est évident que ce n'est pas ce qu'entend *La Croix*.

Dès lors, une question se pose : de quelle crise ces décisions sont-elles les « symptômes » ? Pour le lecteur, devant un tel texte – encore une fois, il ne s'agit pas de juger les cœurs des journalistes, dont Dieu seul connaît le secret – une réponse s'impose : cette crise c'est le Pape Benoît XVI.

Si l'on suppose que les journalistes étaient bien intentionnés en écrivant ce petit texte, on peut se demander qui, du Vatican ou de *La Croix*, est maladroit en communication.

La nouvelle question qui se pose est donc : en lisant leurs textes, peut-on soutenir que ces journalistes sont bien intentionnés envers la sainte Eglise ?

Si le ton pondéré de la fausse neutralité prévaut dans la plupart des articles « Religion » de l'édition papier (on peut voir à ce propos la manière dont le quotidien a prudemment relaté l'affaire de l'abbé Michel à Thiberville), qui évitent d'ailleurs souvent les questions directement discutées, *La Croix* dispose de trois moyens pour faire entendre une parole plus affirmée, plus engagée dans les débats actuels du catholicisme français : **le recours à des tribunes, les blogs « Religion » sur internet et la critique de livres religieux, qui sont autant de manières de dissocier ces textes de la responsabilité du journal.**

La critique de livres religieux a ceci d'intéressant, qu'elle permet souvent de dégager la ligne philosophique et théologique du journal, et donc de voir sur quelles options intellectuelles et spirituelles reposent les autres articles. La lecture donnée par le P. Laurent Villemin d'un ouvrage, *Le Christianisme comme style*, du P. Theobald sj, professeur de théologie au Centre Sèvres, en est peut-être un bon exemple. Voici ce qu'écrit le P. Villemin⁴ :

On est donc dans la veine d'une pensée phénoménologique : « Tout style est la mise en forme des éléments du monde qui permettent d'orienter celui-ci vers une de ses parts essentielles » (Maurice Merleau-Ponty). Penser le christianisme comme « style » permet de ne pas le réduire à un contenu doctrinal, mais « d'honorer l'ensemble de la vie chrétienne comme une manière d'habiter le monde ». [...] [L'œuvre] exige un heureux effort de lecture, mais donne à vivre une expérience chrétienne.

Le P. Villemin ne rejette pas, fort heureusement, le « contenu doctrinal », mais il ne semble pas en avoir une très haute opinion. Le christianisme du P. Theobald, celui auquel se rallie avec un enthousiasme véritablement communicatif le P. Villemin, n'est pas avant tout l'assentiment surnaturel de l'intelligence à la vérité révélée, c'est un « style », une « manière d'habiter le monde » aux sonorités curieusement heideggeriennes, une « expérience chrétienne ». N'ayant pas lu moi-même ce livre, je me référerai à ce qu'écrit, à propos du même P. Theobald, l'abbé Guillaume de Tanoüarn, de l'Institut du Bon Pasteur, docteur en philosophie :

On a eu Rahner et son concept d'autocommunication de Dieu et aujourd'hui si vous voulez on a non pas Sesboüe (bon scolastique au demeurant) mais Theobald. Pour Theobald, c'est tout le dogme (et pas seulement Vatican II) qui doit être l'objet d'une herméneutique, qui n'est pas l'herméneutique de la

⁴ <http://www.la-croix.com/livres/article.jsp?docId=2319771&rubId=43500>

continuité mais l'herméneutique de la modernité. Dans l'héritage, dont on fait l'inventaire sans vergogne, est vrai ce qui est moderne. Et du coup il reste ? - Rien⁵.

Que dit le P. Theobald ? « Une prise en compte nouvelle de la liberté humaine sous sa forme contemporaine, déclenche une réinterprétation de l'identité chrétienne⁶ ». En somme, il veut la pulvérisation du dogme au nom de l'expérience et de la liberté. Comment concilier ces positions hardies avec les lignes magnifiques que le Saint-Père consacrait à la nécessité d'unir la vérité à la charité :

Ce n'est que dans la vérité que l'amour resplendit et qu'il peut être vécu avec authenticité. La vérité est une lumière qui donne sens et valeur à l'amour. Cette lumière est, en même temps, celle de la raison et de la foi, par laquelle l'intelligence parvient à la vérité naturelle et surnaturelle de l'amour: l'intelligence en reçoit le sens de don, d'accueil et de communion. Dépourvu de vérité, l'amour bascule dans le sentimentalisme. L'amour devient une coque vide susceptible d'être arbitrairement remplie⁷.

Ce que montre le Saint-Père, c'est qu'il n'est pas d'expérience chrétienne qui ne suppose l'assentiment de l'intelligence à la vérité surnaturelle, au « contenu doctrinal » qui inspire tant de méfiance au P. Villemin. La théologie de *La Croix* est l'exact contrepied de la théologie catholique traditionnelle. C'est très exactement la théologie que condamna le Pape saint Pie X, dont Benoît XVI a fait l'éloge dans une récente catéchèse : dans l'encyclique *Pascendi Domini gregis*⁸, saint Pie X, au nom de l'alliance entre foi et raison, cette curieuse théologie dont

L'agnosticisme n'est que le côté négatif [...] ; le côté positif est constitué par ce qu'on appelle l'immanence vitale. Ils passent de l'un à l'autre en la manière que voici. Naturelle ou surnaturelle, la religion, comme tout autre fait, demande une explication. Or, la théologie naturelle une fois répudiée, tout accès à la révélation fermé par le rejet des motifs de crédibilité, qui plus est, toute révélation extérieure entièrement abolie, il est clair que, cette explication, on ne doit pas la chercher hors de l'homme.

C'est dans l'homme même qu'elle se trouve, et, comme la religion est une forme de vie, dans la vie même de l'homme.

Voilà l'immanence religieuse.

Or, tout phénomène vital - et, on l'a dit, telle est la religion - a pour premier stimulant une nécessité, un besoin; pour première manifestation, ce mouvement du cœur appelé sentiment. Il s'ensuit, puisque l'objet de la religion est Dieu, que la foi, principe et fondement de toute religion, réside dans un certain sentiment intime engendré lui-même par le besoin du divin.

La théologie de *La Croix*, c'est très largement la théologie néomoderniste. Peut-être suis-je trop prompt à voir l'hérésie moderniste dans un simple article de critique de livre, intéressant par ailleurs. Mais je n'ai jamais lu dans *La Croix* aucun article sur les théologiens de l'école romaine, sur l'école thomiste, sur la métaphysique que le Saint-Père, à la suite d'Urs von Balthasar ou de Mgr Léonard, nous invite à défendre. Peut-être m'ont-ils simplement échappé.

⁵ <http://ab2t.blogspot.com/2010/09/intellectualisme-ou-pas-lexemple-du.html>

⁶ <http://ab2t.blogspot.com/2010/08/tribune-libre-dans-monde-et-vie.html>

⁷ Lettre encyclique Caritas in veritate, introduction
http://www.vatican.va/holy_father/benedict_xvi/encyclicals/documents/hf_ben-xvi_enc_20090629_caritas-in-veritate_fr.html

⁸ http://www.vatican.va/holy_father/pius_x/encyclicals/documents/hf_p-x_enc_19070908_pascendi-dominici-gregis_fr.html

Cependant, une autre critique de livres, touchant à des questions moins théoriques, a confirmé mes craintes. Il s'agit de l'article que le P. Greiner consacre au dernier ouvrage de Mgr Rouet, archevêque de Poitiers, un livre d'entretiens intitulé *J'aimerais vous dire*⁹, dans le numéro du 8 octobre 2009 :

Mais c'est aussi à travers ses manières de vivre, de célébrer, de se structurer, de prendre des positions morales, que la communauté chrétienne doit témoigner de ce qu'elle est : un lieu de relations ouvert sur le monde (« La question n'est pas de savoir qui vient à l'église, mais vers qui l'Église va »), trouvant son identité non dans la proclamation de soi mais dans le dialogue humble et la fréquentation de la parole des autres.

Comment ne pas y voir une application « pastorale » de la théologie du P. Theobald et de sa conception du christianisme comme « manière » et comme « hospitalité » ? Il n'est pas possible de douter de l'admiration qu'a le P. Greiner pour Mgr Rouet, qui lui permet d'en profiter pour porter des accusations dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles ont le mérite d'être claires :

L'archevêque de Poitiers est préoccupé au premier chef par la fidélité de l'Église à la mission reçue du Christ. Il s'interroge sur la manière d'être de l'Église, à travers notamment le langage qu'elle mobilise pour parler de la foi, sur sa manière de célébrer ou de s'organiser sur un territoire, sur la place respective des ministres ordonnés et des laïcs, sur le retour du spirituel... Il identifie des tentations qui guettent : cléricisation (« Tout remonte au prêtre »), affichage identitaire (croix, habit...), starisation de ses responsables (« qui séduit mais ne change rien aux manières de vivre »), durcissement des clivages internes, crispation sur des rites ou un langage incompris du grand nombre, souci de l'efficacité et de la quantité, repli frileux. À vouloir s'afficher dans sa singularité pour échapper à la marginalisation, l'Église risque de céder à une logique publicitaire ou commerciale, affirmative mais fermée au dialogue avec le monde contemporain.

Mgr Rouet, pour le P. Greiner, semble doué des qualités les plus extraordinaires. Il est « fidèle » à la « mission reçue du Christ », il est intellectuellement profond, puisqu'il « s'interroge », et il « identifie » du premier regard les « tentations » (le mot est tout de même fort) qui guettent. Et, surprise, toutes ces « tentations » concernent implicitement les orientations romaines et les soutiens du Pape, dont Mgr n'a pas une très haute opinion¹⁰ : la « cléricisation » de l'année sacerdotale, la « starisation des responsables », qui vise sans doute le vénérable Jean-Paul II et l'admiration de la « génération Benoît XVI » pour son successeur, la « crispation sur les rites » de *Summorum Pontificum* et de la « réforme de la réforme » et sur le « langage incompris du grand nombre » du Magistère sur les questions de dogme et de morale. L'accusation devient ensuite encore plus claire :

Une conviction se dégage de ces pages : la manière actuelle de vivre l'Église n'est pas adaptée au monde où nous vivons. Elle contredit ainsi le message de l'Évangile, qui est de l'ordre d'un dialogue constant avec le monde.

« Une conviction » : celle que le P. Greiner partage avec Mgr Rouet. Le Père en parle comme s'il s'agissait d'une évidence s'imposant à l'intelligence, et cette évidence est selon lui celle de la trahison du « message de l'Évangile¹¹ » par la sainte Église. Notons le courage du P. Greiner, et surtout son habileté, grâce à laquelle il accuse le Saint-Père sans le nommer et en s'abritant derrière l'autorité épiscopale de Mgr Rouet.

« Une conviction » : celle que *La Croix* a une curieuse conception de la foi catholique et de la fidélité à l'Évangile et à l'Église. On en trouve une confirmation dans la critique faite par Isabelle de Gaulmyn d'un récent ouvrage de Claude Plettner, *Contre le Dieu des évidences*, article que je n'ai

⁹ *J'AIMERAIS VOUS DIRE* d'Albert Rouet, *Entretiens avec Dennis Gira*, Bayard, 346 p., 19 €

¹⁰ <http://benoit-et-moi.fr/ete2010/0455009dad0f6c92d/0455009dc3102ed36.html>

¹¹ formule curieuse : mais peut-être y a-t-il pour le P. Greiner une différence entre l'Évangile lui-même et ce message ?

malheureusement pas réussi à retrouver. Je me souviens seulement que Mme de Gaulmyn s'y réjouissait de ce que l'auteur renonce à chercher Dieu dans le dogme pour mieux le chercher dans l'homme et dans l'« infinité du monde ». Je suis sûr de cette dernière formule, d'une extrême gravité, puisqu'elle **substitue au Dieu transcendant du christianisme une sorte de vague panthéisme doublé d'un humanisme creux.**

Isabelle de Gaulmyn me permet d'en venir au deuxième moyen de s'en prendre au Magistère : les blogues « Religion » dont dispose le journal sur internet. Isabelle de Gaulmyn tient certainement le plus notable. **Cette admirable journaliste a fait sa spécialité de la double revendication du mariage des prêtres et de l'ordination sacerdotale des femmes, en parfaite conformité, on le voit, avec le Magistère, comme elle a pu le montrer dans un article intitulé « Le célibat des prêtres en question », titre typique qui, prenant acte de l'existence de revendications sur ce sujet, les estime immédiatement légitimes, avec cet insupportable ton de pondération qui caractérise le journal dans son ensemble :**

Il ne faut sans doute pas nier la cohérence profonde qui peut exister dans certaines vocations entre le célibat et la vie sacerdotale. Mais « faire ressortir toute la grandeur du célibat pour Dieu n'empêche en rien, note encore le P. Villemin, de laisser ouverte la question de l'ordination d'hommes mariés. Comme cela existe d'ailleurs déjà au sein de l'Église. »

On notera, une fois encore, la concession faite à la « cohérence profonde » du célibat sacerdotal, et le recours à la citation pour mieux faire accepter ce qui n'est rien d'autre qu'une attaque en règle contre le « célibat pour Dieu ». L'introduction du vernaculaire dans la liturgie ou de la communion dans la main montre assez comment ces « exceptions » que demandent le P. Villemin ou Isabelle de Gaulmyn risquent de se transformer très rapidement en une règle qui abolira tout à fait la « grandeur du célibat pour Dieu ». Ou bien nos journalistes ont la mémoire courte, **ou ils ont des objectifs militants très précis.**

C'est malheureusement la seconde hypothèse qui paraît la plus probable, lorsqu'on prend la peine de lire les articles du blogue d'Isabelle de Gaulmyn, « *Une foi par semaine* »¹², dont le nom singulier est sans doute déjà tout un programme. Voici ce qu'elle écrivait le 27 juin à propos de la déplorable affaire belge :

En question désormais, toute la crédibilité de l'Église comme institution à avoir sa place dans l'espace public, et d'en assumer les responsabilités. En Irlande, Autriche, dans la Bavière allemande ou en Belgique, cette même prétention semble assise sur un champ de ruines.

Définitivement ? Comme le confiait ce week-end un responsable catholique belge, cela dépendra sans doute de la capacité de l'Église catholique à **trouver une nouvelle manière de se situer dans la société** : moins arrogante d'un âge d'or qui n'est plus, moins en surplomb, plus dans le débat. Et il ajoutait : « c'est peut-être une chance...¹³ »

Cet article s'intitule « Église-institution » : tout un programme. On trouve toujours la même chose : « trouver une nouvelle manière... » C'est une version journalistique de la théologie du P. Theobald et de la pastorale de Mgr Rouet. L'Église ne doit plus être « en surplomb », elle doit être « dans le débat ». Traduisez : la prétention de Mgr Léonard d'engager la lutte contre l'avortement ou les lois antichrétiennes est non seulement vaine, mais en plus indésirable. Il faut être « dans le débat », c'est-à-dire réviser ses positions.

Il y a beaucoup mieux, cependant, aussitôt que Mme de Gaulmyn retrouve son sujet favori : l'ordination des femmes.

¹² <http://religion-gaulmyn.blogs.la-croix.com/>

¹³ <http://religion-gaulmyn.blogs.la-croix.com/eglise-institution/2010/06/27/>

Faute de goût, pour le moins... La congrégation pour la Doctrine de la foi aurait pu éviter de publier, dans le même texte, les sanctions pénales contre les prêtres coupables d'actes pédophiles, et contre ceux qui ordonnent des femmes prêtres.

[...]

De toute façon, le débat sur les femmes prêtres a été fermé, avant même qu'il puisse avoir lieu, lorsque Jean-Paul II a déclaré, en 1994, que le refus de l'Église catholique d'ordonner des femmes prêtres appartenait au «dépôt de la foi», c'est-à-dire à l'enseignement infaillible de cette Église, qui exige de la part des fidèles un «assentiment définitif». Définitif? Il y a cependant fort à parier qu'un jour, en 2167 par exemple, un texte du pape d'alors décrètera que «selon une longue tradition... nous estimons devoir appeler au presbytérat des fidèles de l'un et l'autre sexe».

En attendant, sur une question qui, on le voit, concerne largement les chrétiens, sans que personne n'ait encore trouvé une voie idéale, l'Église catholique n'offre pour toute réponse que la sanction pénale... Au risque d'aggraver encore l'écart du magistère avec la culture en Occident et de tous ceux qui ont de plus en plus de mal à comprendre ce qui ne peut manquer d'apparaître comme un vestige de patriarcat¹⁴.

Les choses sont claires : Mme de Gaulmyn, journaliste du principal titre de la presse catholique française, prend ouvertement le contrepied du Magistère romain avec une impressionnante condescendance et une désinvolture non moindre, et se permet de prédire l'avenir (trop lointain, quel dommage, pour qu'elle puisse être ordonnée prêtresse, et pourquoi pas évêchesse ou cardinale). Cela ne devrait pas étonner. Les présupposés théologiques de Mme de Gaulmyn, ceux qui sous-tendent son discours l'expliquent aisément : ces présupposés sont ceux de la « théologie d'en bas », celle de Karl Rahner hier et de Christoph Theobald aujourd'hui, de cette théologie que décrit ainsi Mgr Gherardini :

[...] la fameuse « théologie d'en bas », qui n'est plus liée aux données de la Révélation divine, et moins encore tributaire de « l'étouffante » théologie scolastique, qui tout en faisant sienne la Révélation elle-même, imposait ses propres critères interprétatifs et les conséquences auxquelles elle parvenait. Une « Théologie d'en bas », c'est-à-dire au service non plus du « Dieu qui a parlé et qui s'est révélé », mais du Dieu qui vient en se révélant au fur et à mesure, ici et maintenant, dans le déploiement de tel moment historique, dans les hauts et les bas de la conscience religieuse, dans le sentiment et l'émotion de l'âme humaine qui a soif de justice et de paix, comme couronnement de ses désirs et de ses attentes. Une théologie, en somme, à mesure d'homme, pour l'homme, conforme à « son » mystère humain et à la « figure de ce monde » (I Cor. 7³¹) qui en modèle l'identité. Une théologie toute orientée, finalement, sur le sillage de la révélation *en devenir*¹⁵.

Pour cette théologie, la Révélation se réduit à peu de choses ; avec l'aide du biblisme post-bultmannien, l'Écriture est réduite en façons de parler et en méthodes de narration. Dès lors, Notre-Seigneur n'a pas institué l'Eucharistie et la sainte Église, Pierre n'a de primauté qu'historique, Jésus-Christ n'est pas réellement présent dans le Saint-Sacrement, son Église fait l'objet de dépassements historiques à coloration hégélienne. Dans cette perspective, la position de Mme de Gaulmyn, qui défend le Dieu non-évident de Claude Plettner, présent dans l'homme et l'infini du monde, est parfaitement cohérente : l'ordre n'ayant pas été institué par Notre-Seigneur, il n'existe aucune raison, absolument aucune, de le refuser aux femmes. De fait, Mme de Gaulmyn n'est guère généreuse : elle n'accorde le sacerdoce aux femmes qu'en le retirant à tous. Il n'y a plus d'ordre, plus de sacerdoce, leur réalité est tout entière ruinée par avance par ses postulats philosophiques et théologiques. De manière significative, Mme de Gaulmyn évoque dans le même article les débats de la Communion anglicane sur l'ordination de femmes évêques et d'évêques homosexuels ; sans mentionner que le Pape Léon XIII a jugé, dans un document de portée grave quoique non infaillible, que les ordinations anglicanes sont invalides. Mais de toute façon, pour Mme de Gaulmyn, le prêtre est un président : pourquoi n'aurions-nous pas des présidentes ?

Mme de Gaulmyn est libre de penser ce qu'elle veut. Elle est libre de fonder une nouvelle

¹⁴ <http://religion-gaulmyn.blogs.la-croix.com/selon-une-longue-tradition/2010/07/20/>

¹⁵ <http://disputationes.over-blog.com/>

religion, le gaulmynisme, où les femmes auront accès à un sacerdoce qui n'existe pas. Mais elle n'a pas le droit de prétendre que sa position, qui passe sous silence ou contredit parfois ouvertement l'enseignement le plus constant du Magistère, est catholique. Non seulement ses positions sont d'un point de vue catholique indéfendables, mais elles témoignent d'un profond mépris pour l'Eglise romaine, pour le Magistère, auquel elle ne daigne pas même répondre par des arguments théologiques, mais se borne en somme à l'accuser de sexisme. La position d'Isabelle de Gaulmyn ne peut pas être catholique, en vérité elle n'est pas même religieuse, car elle refuse par avance de situer son discours sur le plan où s'exprime le Magistère : là où celui-ci parle de la vérité, Mme de Gaulmyn est incapable d'adopter une autre grille de lecture que celle du libéralisme contemporain¹⁶.

Le troisième moyen dont dispose *La Croix* est le recours aux tribunes, qui permettent d'aller infiniment plus loin que les simples articles. J'ai déjà mentionné les « lettres aux catholiques troublés ». Elles méritent qu'on s'y attarde. Certaines témoignent d'un sens parfaitement catholique : on trouve par exemple de beaux textes de Jean-Luc Marion ou de Jean Vanier, qui manifestent leur profond attachement à la foi catholique et à la sainte Eglise. Mais on ne peut que remarquer qu'à l'exception peut-être de Jean-Luc Marion, aucun des auteurs de ces lettres, qu'on peut consulter sur le site de *La Croix*¹⁷, ne passe pour particulièrement papiste ou ratzinguérien. Les raisons d'espérer ne sont donc pas à chercher chez les soutiens du Pape, mais chez ses adversaires plus ou moins déclarés : *La Croix* a des « raisons d'espérer » que les polémiques lancées contre Benoît XVI produiront une réaction progressiste qui annulera l'œuvre du Pape. C'est particulièrement clair en voyant qu'on a confié la rédaction de l'une de ces lettres à Mgr Rouet, ou encore à Enzo Bianchi, partisan de l'herméneutique de rupture dans l'interprétation du concile Vatican II, ou en lisant le texte de Jean-Claude Guillebaud, « Un christianisme d'institution et de protestation¹⁸ » :

Nous sommes d'abord embarrassés – c'est un euphémisme – par ce qui nous apparaît comme une crispation dogmatique du Vatican. Au-delà des cafouillages désastreux de la communication, nous voyons poindre un pontificat plutôt traditionaliste, et les craintes exprimées ici et là au sujet d'un possible oubli de Vatican II ne sont pas absurdes.

[...]

Les contemporains de Pie IX, au XIXe siècle, n'étaient pas tous séduits par son Syllabus qui dénonçait roidement les idées modernes. De la même façon, certains contemporains de Pie XII regrettaient Pie XI et sa condamnation sans équivoque du nazisme (« Nous sommes spirituellement des Sémites »). Bref, la papauté est – aussi – une très imparfaite institution humaine.

Voilà pour le « christianisme d'institution », sorte de repoussoir : être « traditionaliste », voilà la pire tare du monde. Il faut brûler le Syllabus en place publique, et puis, c'est bien connu, Pie XII est un infâme. Passons. L'institution divine de l'Eglise et de sa hiérarchie ne font pas partie de la conscience chrétienne de M. Guillebaud. Mais quel est le « christianisme de protestation » ?

À côté d'un christianisme de la puissance et de l'institution, il y a toujours eu un christianisme de la

¹⁶ Je passe sur son mépris pour les saints de l'Eglise, pour le saint curé d'Ars notamment : « Le choix de ce prêtre de campagne du XIXe siècle, dont la ferveur populaire vante l'esprit de sacrifice (« deux pommes de terre par jour pour seule pitance ») et la lutte contre le démon, a en effet de quoi surprendre. Après le concile Vatican II, qui a reconnu toute leur place aux laïcs dans l'Eglise, après aussi la crise des vocations que connaît notamment l'Europe et qui contraint les prêtres à repenser leur rôle et leur vocation, que peuvent apporter l'exemple de Jean-Marie Vianney et son profil typique de prêtre du concile de Trente ? En quoi les jeunes prêtres y puiseront-ils de quoi répondre aux défis de la société urbaine et sécularisée d'aujourd'hui ? »

¹⁷ <http://www.la-croix.com/dossiers2/sommaire.jsp?docId=2369517&cat=7773>

¹⁸ <http://www.la-croix.com/article/index.jsp?docId=2369813&rubId=4078>

protestation, lequel n'épargna jamais l'institution elle-même. Or, c'est pourtant de l'Église que les protestataires étaient les enfants, c'est d'elle qu'ils procédaient. Pendant des siècles, l'histoire du christianisme s'est organisée autour de cette étrange – et magnifique – synergie entre « protestation évangélique » et « organisation ecclésiale ».

La parole vive, celle qui entretient le « feu » évangélique, a le plus souvent circulé dans les marges de l'Église, quand ce n'est pas en réaction contre le conservatisme ou la sclérose de cette dernière. Ce sont les protestataires et les mystiques qui ont transmis le feu de la Parole. Ils furent parfois tenus en lisière. Leur prophétisme incandescent risquait, il est vrai, d'incendier le bel ordonnancement clérical. Mais ces témoins essentiels auraient-ils pu exister sans l'institution ?

Notre valeureux Jean-Claude Guillebaud invoque alors François d'Assise et Thérèse d'Avila, dont il oublie de mentionner accessoirement la sainteté.

Son discours se veut une reconnaissance filiale d'appartenance à la sainte Eglise, mais il est pour le moins ambigu. Pour lui, le « feu évangélique » appartient à son « christianisme de protestation », auxquels on devrait rattacher, c'est connu, les grands contestataires que furent le saint curé d'Ars, sainte Bernadette ou saint Pie X, à moins de nier chez eux tout « feu évangélique » ; je préfère ne pas savoir ce qu'en dirait M. Guillebaud. En fait, son discours fait curieusement penser au Bergson des *Deux sources de la morale et de la religion*, qui oppose religion fermée et religion ouverte, à l'avantage de la seconde, bien évidemment, et, bien évidemment, pour M. Guillebaud, la forme actuelle de la religion ouverte, c'est la contestation. La contestation de quoi ? Du dogme, de la hiérarchie, de la discipline et de la morale que prescrit le Magistère, celui-ci ne servant que de faire-valoir aux purs, dont M. Guillebaud, qui comprennent tout mieux que le Pape et l'enseignement constant de l'Église. Ce texte, en somme, est une sorte de manifeste du pharisaïsme pseudo-mystique qui sévit dans certains milieux progressistes. « Nous les purs », les « témoins essentiels », nous avons tout de même beaucoup de mépris pour cette « institution » sclérosée ; mais nous avons pitié d'elle, parce qu'elle sert à mieux montrer notre infinie supériorité. Voilà comment on pourrait traduire en peu de lignes le texte de M. Guillebaud, sans en trahir l'esprit, à ce qu'il me semble, même si la fin du texte revient à plus de modération et d'humilité, il faut le reconnaître.

La Sœur Véronique Margron, « théologienne moraliste » (on croit rêver), nous livre un texte beaucoup plus radical, qui accuse le Pape, même si celui-ci n'est pas nommé, d'avoir trahi l'Évangile :

Nous sommes troublés. Je partage avec nombre de croyants une inquiétude pour mon Église. Message brouillé et, plus grave, actes et discours que beaucoup vivent comme une dureté de cœur. Une dureté qui va à l'encontre de toute l'histoire d'une bienfaisance inventive dont l'Église a fait preuve depuis ses commencements. Comment ne pas souffrir, alors ? Surtout pour ceux qui peinent déjà et risquent de se sentir exclus ou désespérés.

Faut-il se taire et attendre que l'orage passe, y compris celui des médias ? Mais que deviennent les croyants déboussolés et tentés de quitter la barque ? Je ne peux me résigner à leur départ sous prétexte qu'il se fait sans bruit¹⁹.

Sœur Véronique Margron semble aimer beaucoup la forme interrogative. Mais il manque une question : qui est ce « nous » ?

Et surtout, une autre question plus profonde : pourquoi *La Croix*, journal catholique, en fait de donner des « raisons d'espérer », demande-t-elle à une « théologienne moraliste » de répéter tout simplement ce que n'a cessé de vociférer une presse profane unanimement hostile à la sainte Eglise et au Successeur de Pierre ?

¹⁹ <http://www.la-croix.com/article/index.jsp?docId=2370152&rubId=4078>

Ce n'est pas fini. *La Croix* nous inflige encore une série de « Tribunes²⁰ » dont pas une, non, pas une n'est favorable au Pape. **L'essayiste Paul Thibaud nous invite à ne pas céder à la tentation de défendre le Saint-Père face au « tollé médiatique »** et reproche à l'Eglise de rappeler le monde à un « ordre supposé immuable » et de s'éloigner « très loin de Vatican II », ainsi que son « enfermement dans sa doctrine » et veut la sortir de « l'ornière dogmatique²¹ ». Luciano Dorotea, ancien représentant du Québec à Rome, s'en prend au « pouvoir monarchique du Vatican » et en appelle à un « concile Vatican III » dont le temps serait venu²². On nous inflige encore les réflexions d'Anne Soupa, présidente du Comité de la Jupe, qui reste dans l'Eglise non parce qu'elle croit en une seule Eglise, sainte, catholique et apostolique, mais parce qu'elle veut y faire valoir ses droits de laïque adulte²³. Claire Marin, normalienne et philosophe, nous explique que le Pape contribue encore à déshumaniser la sexualité²⁴. Le P. Bouchaud reproche à l'Eglise de n'avoir pas évolué en matière de morale sexuelle²⁵. « Que faites-vous encore dans cette Eglise ? », se demande la section francophone belge de l'Association européenne de théologie catholique, dont la parole se veut « seulement un témoignage fraternel pour ceux qui sont proches comme pour ceux qui sont loin », ce qui, on en conviendra, ne veut pas dire grand-chose, de même que le reste de l'article, dont on peine à croire qu'il a été écrit par des théologiens²⁶. Pourquoi restent-ils dans l'Eglise ? Parce qu'elle est « appelée à renaître » – comme si elle était morte ! – nous dit le Groupe Paroles²⁷, pour lequel *Humanae vitae* ou l'interdiction de communier faite aux divorcés remariés sont un « poids trop lourd à porter », pour lequel la pastorale de Mgr Rouet est un modèle. La foi catholique ne suffit pas, nous dit ce petit groupe :

Cet acte de foi et d'abandon requiert aussi de croire que l'existential a engendré l'institution et non l'inverse ; croire en Dieu ne suffit pas. Il faut aussi croire en la vie, espérer, se risquer dans un avenir incertain, afin d'ouvrir des chemins nouveaux.

On se croirait revenu dans les années 1970. « Croire en la vie », « se risquer dans un avenir incertain afin d'ouvrir des chemins nouveaux ». On croirait des phrases extraites du Nouveau Pipotron ecclésiastique²⁸. Quant à la foi catholique reçue des apôtres, à la Croix de Notre-Seigneur, à Sa glorieuse Résurrection, elles pourront bien repasser.

Voilà les « raisons d'espérer » de *La Croix* ; où l'on voit que ce journal a une conception curieuse de l'espérance chrétienne. Ces textes, dira-t-on, n'ont pas été écrits par des journalistes de *La Croix*. Sans doute. Les journalistes ne signeraient pas tous ces textes ? Peut-être ; je n'en sais rien. Mais je sais que *La Croix* n'a pas demandé à une seule personnalité « papiste » de s'exprimer ; qu'elle a demandé son avis à Mgr Rouet plutôt qu'à Mgr Aillet ou à Mgr Rey ; au P. Bouchaud plutôt qu'à l'abbé Barthe ; au Comité de la Jupe plutôt qu'à Paix liturgique ; et cela, c'est incontestable.

Pourquoi ?

Toujours dans le même registre, un texte d'anthologie, publié par Jean-François Bouthors, membre du Groupe Paroles dans le numéro du 5 février 2010, « Retrouver la bienveillance généreuse de Jean XXIII ». Il s'agit d'une attaque en règle contre Benoît XVI, qui s'en prend même, au niveau théorique, à la volonté du Pape d'interpréter le concile de Vatican II à la lumière de la Tradition : le débat entre rupture et continuité est « stérilisant ». C'est toute l'œuvre du Pape qui est attaquée à son fondement. Avec une langue de buis effarante, M. Bouthors déclare que

²⁰ <http://www.la-croix.com/dossiers2/sommaire.jsp?docId=2369517&cat=7773>

²¹ <http://www.la-croix.com/article/index.jsp?docId=2369511&rubId=786>

²² <http://www.la-croix.com/article/index.jsp?docId=2369604&rubId=786>

²³ <http://www.la-croix.com/article/index.jsp?docId=2369755&rubId=786>

²⁴ <http://www.la-croix.com/article/index.jsp?docId=2369756&rubId=786>

²⁵ <http://www.la-croix.com/article/index.jsp?docId=2372255&rubId=786>

²⁶ <http://www.la-croix.com/article/index.jsp?docId=2372254&rubId=786>

²⁷ <http://www.la-croix.com/article/index.jsp?docId=2369606&rubId=786>

²⁸ <http://www.catho.org/cgi-bin/pipotron>

un regard simplement objectif et bienveillant permet de constater que parmi les fidèles, le travail de formation a été considérable, aussi bien sur les terrains biblique et théologique, que liturgique. C'est à ce titre que ceux qui ont fait cet effort d'approfondissement et d'intelligence de la foi aspirent, non pas au pouvoir, mais à l'échange.

D'une part, il est possible de se demander ce que veut dire ce « travail de formation » alors que les enfants ne sont plus catéchisés, que ceux qui le sont n'apprennent jamais ou presque ce qu'est la Sainte Trinité, ce qu'est l'Incarnation, ce qu'est tout simplement la Messe, ce qui augure mal de leur formation aussi bien théologique que liturgique. Formation biblique ? Si c'est pour généraliser le bultmannisme, cela n'a pas grand intérêt. D'autre part, il est véritablement scandaleux que M. Bouthors annexe à sa cause tous les chrétiens qui auraient effectué un travail de formation, au nom d'un regard « simplement objectif et bienveillant ». De la bienveillance, M. Bouthors ne semble cependant pas en avoir beaucoup pour le Pape.

Si « l'affaire Williamson », et avec elle la question de la réintégration des disciples du schismatique Mgr Lefebvre, contempteur de Vatican II, si l'excommunication prononcée par l'archevêque de Recife, si les propos maladroits de Benoît XVI sur le préservatif ont suscité tant de réactions, c'est parce que tout cela illustre ou symbolise un rapport au monde peu susceptible de dire à nos contemporains l'espérance chrétienne. Il en va évidemment de même pour l'éventuelle béatification de Pie XII. Et c'est encore la même question que l'on trouve autour de ce que les médias ont appelé hâtivement « *le retour de la messe en latin* ».

Les choses sont claires : grâce à cette tribune, ***La Croix* peut se passer de ses considérations sur l'insuffisance de la communication vaticane et s'en prendre directement aux décisions du Pape, ce qui est il vrai beaucoup plus commode.** Il serait amusant de relever la hargne avec laquelle M. Bouthors, partisan de la « bienveillance généreuse », excommunie le « schismatique Mgr Lefebvre », s'il ne s'agissait de questions graves et d'une volonté ouverte d'en découdre avec Benoît XVI. On passera sur son aversion pour le vénérable Pie XII ou la « messe en latin ». On passera sur son jargon, son « canal vertical », sa foi vécue « au cœur même de la société », son « ébranlement des représentations confrontées à des réalités non entrevues », ses « chrétiens en recherche ». On ne passera pas, en revanche, sur les souhaits et les regrets exprimés à la fin de son texte :

L'annonce de la création de la Conférence catholique des baptisé-e-s de France, qui ne revendique aucun pouvoir, a été accueillie par un silence... religieux, à l'exception de prises de position de quelques évêques émérites, comme celle de Mgr Noyer. Pourtant, elle n'a mis à son programme que la volonté de rendre possibles des échanges (d'où le nom de Conférence, et non pas celui d'Assemblée) en vue de réfléchir sur le sens du baptême et de favoriser dans l'Église, et autour d'elle, ce qu'elle a appelé les ministères de la bénédiction, de l'écoute et de l'espérance. Ce silence gêné interroge. Peut-on, dans l'Église, se passer de femmes et d'hommes qui proposent de réfléchir, avec d'autres, sur la manière d'être chrétien aujourd'hui ? Peut-on donner l'impression qu'il faut s'en méfier, alors qu'ils proposent de sortir de l'usage du sarcasme, de l'invective et de la revendication compulsive ?

La Croix a officiellement exprimé des réticences vis-à-vis de cette « Conférence catholique des Baptisés de France » (CCBF). Qu'à cela ne tienne, la tribune de M. Bouthors sert à rattraper le « silence » supposé du quotidien. La CCBF « ne revendique aucun pouvoir » ? C'est nouveau. Elle renonce à l'usage du sarcasme, de l'invective de la revendication compulsive ? Il est vrai qu'il s'agit – seulement – de revendiquer le mariage des prêtres et l'ordination des femmes, dernière étape avant le sacerdoce universel protestant ; quant aux textes les plus polémiques de Hans Küng, qui à ma connaissance refuse toujours de professer le symbole de Nicée et ne croit pas à la divinité du Christ, ce sont peut-être des invectives : mais invectiver le Pape, c'est permis et recommandé, les modératrices du site de la CCBF ne s'en privent pas, qui jugent du secret des cœurs. Mgr Rouet a le droit de comparer les catholiques fidèles au Magistère aux intégristes islamistes et de désigner le Saint-Père comme une sorte de vieillard sénile, mais critiquer la CCBF, le courage supposé de Mgr Noyer et ses déclarations pour le moins équivoques sur la

Résurrection de Notre-Seigneur, non, cela, c'est intolérable. M. Bouthors dirait que ce sont des « sarcasmes » et que c'est très vilain, cela lui évitera de répondre sur le fond à une seule question : si l'on mettait un point d'interrogation à la fin de chaque article du symbole de Nicée, répondrait-il « Oui, je crois, de tout mon cœur et sans réserve », ou « Oui, mais... » ?

Chose curieuse, on trouve encore une fois une « manière d'être chrétien aujourd'hui », nouvel écho du « style » du P. Theobald.

On dira, une fois encore, que ce n'est pas la ligne éditoriale de *La Croix*, mais seulement un « avis » extérieur, une « contribution au débat » etc etc. Il reste que je n'ai jamais lu dans ce journal de tribune rédigée par des prêtres ou des fidèles résolument favorables à l'œuvre du Saint-Père Benoît XVI, sur le plan théologique, liturgique ou moral. Peut-être cela m'a-t-il seulement échappé, mais je peine à concevoir la chose. Et une multitude de tribunes toutes orientées dans le même sens signifient un engagement net de la part du journal, ou bien les mots n'ont plus aucun sens.

Malheureusement, je pourrais continuer longtemps : sur la critique par le rédacteur en chef de l'époque, le P. Kubler, du livre *Les Catholiques*, d'Henri Tincq, désinformateur professionnel longtemps en service au *Monde*, qui « juge avec autorité du fait religieux²⁹ », la manière dont le journal s'est fait l'écho complaisant de l'opposition à Mgr Cattenoz ; sur les erreurs réitérées de Nicolas Sénèze, spécialiste plus ou moins autoproclamé du « traditionalisme », sur la messe de Paul VI³⁰, erreurs qui montrent qu'il ne différencie pas de la messe de saint Pie V la nouvelle messe célébrée conformément aux rubriques et où il a jugé bon de persister et de signer, non sans accuser en général les « traditionalistes » d'inculture crasse en matière religieuse ; sur la critique laudative faite du film ouvertement antichrétien *Un poison violent*³¹... Je pourrais continuer très longtemps, mais peut-être n'est-ce pas nécessaire.

Je n'ai rien inventé. Chacun peut lire les textes dont je parle. Je me trompe, tout au plus, sur leur interprétation ; mais j'ai bien peur d'avoir raison.

Des questions s'imposent : pourquoi, mais pourquoi un journal catholique, le journal qui aurait dû réparer les dommages causés par les mensonges de la grosse presse, pourquoi ce journal s'est-il « dérobé devant les loups », comme le dirait Benoît XVI, quand il n'a pas hurlé avec eux ?

Pourquoi tant de mensonge, tant d'hypocrisie, tant de partis pris sous le couvert d'une fausse pondération ? Pourquoi tant de pitié dédaigneuse pour le Saint-Père Benoît XVI ?

Pourquoi si peu d'amour pour l'Eglise du Christ, si peu de bienveillance sincère ou au moins de franc respect pour le Successeur de Pierre, pourquoi tant de désinvolture pour le dépôt de la foi, la doctrine sacrée, la sainte Tradition de l'Eglise ?

Pourquoi ce journal, qui porte le nom de la Croix de Notre-Seigneur, crucifie-t-il sans arrêt la sainte Eglise en la livrant au jugement d'une multitude de Pilate ?

Une seule chose est certaine : par souci d'honnêteté intellectuelle et par respect pour ses lecteurs chrétiens, *La Croix* devrait se demander, à l'image de *La Vie* ex-catholique, qui a au moins pour elle le mérite de la franchise, si elle ne devrait pas elle aussi changer de nom.

²⁹ <http://www.la-croix.com/livres/article.jsp?docId=2334658&rubId=43500>

On ne peut qu'être frappé de l'usage d'un tel terme. Un journaliste chrétien, prêtre de surcroît, devrait savoir que ce n'était pas M. Tincq qui « parlait avec autorité » quelque part en Palestine au début du 1er siècle.

³⁰ <http://ab2t.blogspot.com/2010/01/dans-la-messe-de-paul-vi-nicolas-seneze.html>

³¹ <http://www.la-croix.com/article/index.jsp?docId=2434405>